

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Ignace MARIETAN

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 126-128

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

CHRONIQUE

Ce n'est pas sans émotion que l'homme prend le rôle d'un de ses semblables parti pour le grand voyage. Resterai-je longtemps au poste, accomplirai-je fidèlement mon devoir ? se demande-t-il, en telle circonstance. Cette émotion je l'éprouve en écrivant cette chronique, car je dois déposer mes hommages sur la tombe d'un devancier. Les lecteurs des Echos n'auront pas oublié les aimables et savantes chroniques de Monsieur le Chanoine Blanc. Un souffle de jeunesse et de vie animait ces pages de littérature, qui faisaient espérer pour le jeune professeur un avenir brillant. Hélas ! l'avenir n'est à personne, l'avenir est à Dieu ; et il ne nous est pas donné de comprendre dès cette vie toute la sagesse de sa divine Providence.

Né à Evionnaz en 1870, M. Blanc fit ses études au collège de Saint-Maurice, et entra à l'Abbaye. Ordonné prêtre en 1898, il fut nommé professeur de Rudiments. C'est là qu'il déploya sa bouillante ardeur de jeune prêtre pour l'instruction et l'éducation des jeunes gens confiés à ses soins. C'est là qu'un implacable mal de poitrine vient l'attaquer. Nous qui avons été ses derniers élèves, nous n'avons pas oublié le courage dont il fit preuve pour lutter contre son mal, pour continuer sa tâche. Enfin il dut se résigner, et il alla demander à l'air pur de Salvan la santé qui lui échappait. Dieu en disposait autrement. En automne 1904, obligé de renoncer à ses fonctions de vicaire et enfin de quitter Salvan, où le printemps, lent à venir cette année, ne lui laissait guère d'espoir pour son rétablissement. Il descendit donc dans la plaine et vint se confier, à l'Hôpital de St-Maurice, aux soins intelligents et dévoués des Sœurs ; mais, hélas ! là encore son mal ne fit qu'empirer de jour en jour. Pour lui, calme, tranquille et pleinement résigné à la volonté du bon Dieu, il voyait venir avec sérénité, avec joie même, le moment suprême qui devait mettre un terme à ses pénibles souffrances. Il demanda lui-même et reçut avec une grande piété les derniers Sacrements, puis, le 27 mars au matin, la grande cloche de l'Abbaye nous annonçait qu'il avait rendu son âme à Dieu. Le 30 mars, nous l'accompagnions à sa dernière demeure. Ne fermons pas l'oreille aux éloquents leçons qui s'échappent de cette tombe si prématurément ouverte.

Le spectacle de la mort qui passe, sinistre faucheuse, est toujours impressionnant ; aussi ne fallut-il rien moins que la fête de notre dévoué professeur de musique pour déridier nos fronts. Le 7 avril, la joie se lisait sur tous les visages ; la fanfare et la société de chant ont rivalisé d'art et d'harmonie pour célébrer chacune à sa manière la fête de M. A. Sidler. Dans l'exécution de leurs morceaux on sentait cependant quelque chose d'indécis comme la marche du jeune enfant que sa mère vient de livrer à ses seules forces. L'harmonie de ce jour aura fait oublier à notre professeur, si toutefois il s'en souvenait encore, les notes souvent aigres-douces gémies par un clavier inconscient sous la pression de nos doigts novices. Une seule pensée, un seul sentiment anime tous ces disciples d'Euterpe. Ils espèrent que, au milieu de la multiplicité des sons, de la variété des timbres, de la diversité des accords, le professeur aura pu reconnaître l'amour et la reconnaissance de ses élèves.

Nous avons eu soin cependant de ne pas épuiser notre reconnaissance en ce jour, et nous avons gardé nos réserves pour la belle conférence que M. le professeur Burquier donna le surlendemain aux Congréganistes. L'aimable conférencier continue son important sujet : il nous montre cette fois le cœur, siège de l'amitié. L'amour de la gloire est la moitié du génie des Grecs, nous dit-il, l'amour de la patrie est

la moitié du génie des Romains, l'amour de Dieu doit être tout le génie et l'héroïsme des catholiques. Mais comment cet amour, qui caractérise les âmes fortes, se manifestera-t-il ? C'est ce que l'orateur développe en quelques réflexions d'une portée très haute tout en restant très pratique. En attendant que les Echos, en publiant ce second travail, viennent m'en renouveler le charme, je me borne à présenter au conférencier les remerciements des étudiants pour celui qui a si bien su les intéresser, et faire germer de bonnes résolutions dans leurs âmes.

Et du reste comment ne serions-nous pas portés à l'enthousiasme, quand tout dans la nature travaille et revient à la vie ? Splendide, ce premier réveil du printemps à Saint-Maurice : nos promenades, nos récréations ne suffisent plus à contempler les mille fleurs variées dont les prés sont émaillés, à écouter le délicieux concert des oiseaux ; en classe même, nos regards quittent parfois une belle page de grec ou une captivante figure de géométrie, pour aller voltiger dans la verdure avec les papillons ; puis, l'imagination donnant aux objets une forme vague, indécise, tout là-bas surgit la maisonnette avec son petit jardin en fleurs, et la bonne maman soupirant sur le seuil : quel beau jour ! s'il revenait aujourd'hui !

Mal nous en prit, car un dernier soupir de l'hiver, effleurant un jour nos jeunes fronts, sema parmi nous force rhumes, bronchites, gripes et tutti quanti, déchirant le drapeau blanc qui flotta si souvent sur notre infirmerie. Nous étions donc malades, et bien malades ; mais à côté du mal la Providence place toujours le remède. Soucieux de notre guérison, nous l'avons pris sans faiblesse, malgré son amertume : donc le 19 au petit jour avec la vigueur de nos vingt ans, nous avons franchi les portes du collège-pensionnat et en bataillon serré nous avons gagné le pays de la liberté... pour seize jours !

Ignace Mariétan